

Matanco. Il y avait apparence d'un orage lointain, et aux signes du firmament et du baromètre plusieurs heures se passeraient avant que la tempête put commencer à se faire sentir. La jeune fille ne pouvant résister à l'impatience fiévreuse qui l'agitait, appela son esclave Sambo et lui ordonna de lui seller son cheval. Quelques minutes après elle s'élançait au galop, montée sur une blanche cavale, qui avait été nourrie dans les grasses prairies de l'Andalousie. Elle ne suivait aucune route choisie, elle n'avait aucun but dans sa course à cheval, elle ne voulait que de l'excitation, de l'air, le grand air pour respirer à l'aise et secouer la mélancolie qui l'accablait. Déjà elle a quitté, loin derrière elle, la ville et ses faubourgs; sa blanche cavale bondit à travers les champs. Soit hasard, soit instinct, la cavale court dans la direction de la "Campagna," l'habitation de l'étranger. Serait-ce que la campagne est plus belle dans cette direction? Serait-ce que le parfum des orangers en fleurs est plus odorant de ces côtés? Nous ne le savons pas. Peut-être que la jeune fille ne le pensait pas non plus. Toujours est-il, que déjà, sur un côteau dans la distance, commençait à apparaître la blanche toiture des cases des nègres de la plantation; plus loin on aperçoit la maison de l'économe; plus loin encore on distingue, à travers un massif de palmiers et d'orangers, la splendide demeure du propriétaire de la "Campagna," avec ses petites tourelles à l'antique et sa façade de marbre blanc. Déjà la longue avenue, qui conduit de la grande route à la "Campagna," se dénoue, qui conduit de la grande route à la "Campagna," se déroule à ses yeux comme un immense éventail dont les franges vont en se rapprochant, jusqu'à ce qu'ils se réunissent aux deux pignons de la maison qui lui sert de base.

Elle regarde, et s'étonne de se voir rendue si loin de la ville et si près de cette demeure. Elle n'avait pas remarqué la route que sa cavale avait suivie, et, dans la confusion de ses pensées, loin d'avoir cherché à réprimer la course vagabonde de sa monture, elle l'avait excitée de sa fine et souple cravache, à la tête d'argent, figurant deux colombes aux ailes étendues et s'entrebecquetant. Elle tira sur les rênes pour réprimer l'impétuosité de son cheval et retourner sur ses pas; mais elle réfléchit que si elle retournait, quelqu'un peut-être pourrait croire qu'elle était venu tout exprès jusque-là; et elle lança encore une fois son cheval et poursuivit la grande route.

A quelque distance au delà de la "Campagna" la route bifurquait. L'une des branches était le grand chemin, et l'autre, moins large, s'enfonçait dans une forêt d'orangers et de bananiers et allait aboutir, en se rétrécissant, au pied d'une montagne aux flancs escarpés. Cette montagne était la ceinture extérieure, dont nous avons parlé, et au delà de laquelle se trouvait l'Estre en fermée dans une seconde chaîne de rochers.

La jeune fille toute absorbée dans ses pensées, ne remarqua pas que sa blanche haquenée, toute ruisselante de sueur, avait instinctivement pris le sentier plus frais et plus ombragé de la forêt. Combien de temps marcha-t-elle dans le sentier, combien de chemin fit-elle dans la forêt, elle n'en savait rien; elle ne revint de sa rêverie que lorsque son cheval, qui depuis quelque temps marchait au pas, donnant ça et là un coup de dent à l'herbe tendre et fleurie, s'arrêta tout court, et se mit à hennir en dressant les oreilles. Les aboiements d'un chien se faisaient entendre à quelque distance; un lapin s'échappa à quel-

ques pas en avant et disparut au delà d'un détour, que suivait le sentier dans la forêt. Au même instant un coup de fusil se fit entendre, et avant que la jeune fille put se rasseoir sur sa selle et saisir la bride, son cheval se dressa sur ses pieds de derrière, pirouetta et partit comme un éclair. En vain la jeune fille essayait-elle de l'arrêter; le mors entre les dents, il plongeait furieusement en rasant le tronc des arbres dans sa course effrénée. A chaque instant elle croyait que le cheval se briserait la tête, ou accrocherait la selle aux branches des arbres, et elle chercha à sauter à terre, ce qu'elle parvint à exécuter; mais non sans avoir été violemment jettée contre un arbre. En se relevant, elle éprouva une violente douleur à l'épaule et se sentit défaillir. Pauvre enfant, toute seule, au milieu des bois, et si loin de la ville! mais non, elle n'était pas toute seule, car en ce moment un jeune homme, en léger costume de chasseur, accourait et fut bientôt auprès d'elle. Elle se retourna effrayée et elle le reconnut. C'était encore lui! toujours lui! et elle tomba dans ses bras sans connaissance.

Il la transporta à quelques pas en dehors du sentier, et la déposa sur une verte pelouse, au pied d'un palmier; détacha son chapeau et son léger fichu de soie rose, qui lui serrait la gorge; prit une large feuille de latanier, dont il fit une coupe, et alla puiser de l'eau fraîche à une source voisine. A genoux près d'elle il lui baigna les tempes et lui mouilla le front. La fraîcheur de l'eau sembla la ranimer; elle ouvrit ses grands yeux bleus qui s'arrêtèrent sur ceux du jeune chasseur, avec une indéfinissable expression de généreuse et de timide reconnaissance. Elle eut bientôt repris assez de force pour se mettre sur son séant. Oh! alors comme son cœur battit avec violence, quand elle put ou crut lire dans ses yeux la profonde sollicitude qu'il ressentait pour elle. Pauvre jeune fille, au cœur si pur, aux joies si innocentes!

—Oh! monsieur, lui dit-elle avec un faible sourire, vous êtes pour moi la providence; vous m'avez déjà sauvé la vie une fois, et aujourd'hui... Je ne pourrai jamais...

Et les paroles lui manquèrent pour exprimer ce qu'elle ressentait.

—Ne vous occupez pas; ne faites pas d'efforts; vous êtes encore si faible, lui répondit-il d'une voix caressante.

Et il s'assit auprès d'elle, passant un bras autour de sa taille pour la soutenir, et attirant sa tête, sa belle tête sur sa poitrine pour la faire reposer. Elle ne se sentait pas la force de résister. Sa main dans sa main, ses yeux dans ses yeux, elle éprouvait ces joies inconnues. Un souffle de brise vint soulever les boucles de sa blonde chevelure, si fine et les fit voltiger sur la figure du beau chasseur. Il éprouva comme un choc électrique, et tressaillit à ce contact. Il se pencha sur sa pâle figure, un éclair brilla dans ses yeux et ses lèvres pressèrent ses lèvres longuement, passionnément, ardemment. Elle ferma doucement ses paupières, demeurant comme magnétisée sous la flamme qui semblait jaillir de ses prunelles. Elle cherchait vainement à s'expliquer la nature des choses étranges, qui se présentaient à son esprit, comme enveloppées dans un mystérieux nuage tourbillonnant au souffle de divines harmonies! De fantastiques images et d'étranges musiques de régions inconnues, dansaient devant ses yeux et raïonnaient à ses oreilles. Il lui semblait se voir entraînée dans les tourbillons d'une vague enivrante, suspendue aux bras d'un